

JOURNAL DE MONACO

52 numéros par an.

POLITIQUE LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Bureaux : rue de Lorraine

PARAISANT LE DIMANCHE.

AVIS :

AVIS :

Les lettres et envois non
affranchis seront refusés.

(UN NUMÉRO DÉTACHÉ : 25 CENTIMES.)

Les manuscrits non insérés
ne seront pas rendus.

Pour tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction du Journal, s'adresser à M. Eusèbe Lucas, rédacteur en chef à Monaco (Principauté).

ABONNEMENTS :

	Un An	Six mois	Trois mois		Un An	Six mois	Trois mois
Principauté	12 fr.	6 fr. » c.	3 fr. » c.	Allemagne	13 fr.	6 fr. 50 c.	3 fr. 25 c
Piémont et Etats-Romains	13 »	6 » 50 »	3 » 25 »	Autriche	14 »	7 » » »	3 » 50 »
Italie.	14 »	7 » » »	3 » 50 »	Angleterre et Belgique	17 »	8 » 50 »	4 » 25 »
France	15 »	7 » 50 »	3 » 75 »	Les abonnements comptent du 1 ^{er} et du 15 de chaque mois.			

ANNONCES. — 25 cent. la ligne — On traite de gré à gré pour les autres insertions.

Monaco, le 3 Juillet 1859.

DE L'ÉLÉMENT INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DANS LA PRINCIPAUTÉ.

Au milieu de la marche rapide des événements, chacune des Souverainetés d'Italie s'agite et se préoccupe des phases qui lui restent à traverser. Si, pour la plupart d'entre elles, l'instant des péripéties douloureuses est passé, il reste à toutes une commotion profonde au milieu de laquelle l'avenir, quelque certain qu'il soit sous la double garantie d'une noble parole, n'apparaît encore qu'au milieu d'un monde confus d'appréhensions et d'incertitudes. Nos sympathies n'ont pas fait défaut à cette grande crise, mais placés en dehors d'elle et n'y participant que par le dévouement de parents ou d'amis engagés dans la lutte, c'est au sein du calme et de la tranquillité les plus absolus que nous les avons manifestées. Aussi, les soins et les préoccupations paisibles de la prospérité intérieure du pays sont-ils restés notre domaine, et n'avons-nous point cessé de nous en occuper. Il nous appartient dès aujourd'hui d'aller plus loin, et de songer au moyen de développement que la solution des événements ne peut que garantir au pays.

La guerre a cela de grand en effet, qu'elle étend bien au delà de ses maux les bienfaits de ses conquêtes morales; et la Principauté sera des premières à recueillir et à appliquer le bénéfice des idées qui caractérisent celle à laquelle nous assistons. La sollicitude du Prince pour le pays, son empressement à rechercher tout ce qui peut ajouter à l'essor de son heureuse indépendance et de ses avantages topographiques divers, tout, enfin, dans les idées du Souverain et l'ordre de choses nouveau surgi avec lui, nous en est l'irrécusable garantie. Mais, pour féconder ainsi l'avenir, il faut que le peuple sache répon-

dre aux efforts du chef de l'état et les secourir, il faut qu'il s'en fasse l'interprète actif.

Sans doute, il est intéressant, et nous l'avons admiré nous même, que dans l'un des plus beaux pays du monde, la vie douce et tranquille des populations privilégiées se repose toute entière sur le chef de l'état et attende tout de la sollicitude qu'elles lui connaissent; mais, chez le plus petit comme chez le plus grand peuple, il ne suffit pas que le chef veuille et que la masse ait foi. Il faut que l'intelligence collective s'emploie activement à la réalisation de l'idée individuelle, et que les représentants appelés à en établir les conditions de développement trouvent la voie ouverte et prête: il faut enfin qu'entre l'idée et son avenir comme entre le sol et son produit, la main ouvrière intervienne, alerte, active, coopérant par un labeur incessant et industriel au développement du bien-être dont on lui donne le germe; il faut l'activité de la masse et cette volonté matérialisée qu'on appelle le travail.

Certes, la législation actuelle de la Principauté est établie, on ne saurait le nier, sur les plus larges bases. Ce sont les lois de France, c'est le code Napoléon avec tous les corollaires nés de ses applications diverses, qui la régissent; et il n'est pas une institution de la grande patrie des idées, qui n'ait son reflet dans le petit état, et son application la plus large possible dans les rouages administratifs qui y fonctionnent. Mais, à quoi servirait l'excellence d'une initiative, si les conséquences pratiques devaient s'en montrer incomplètes et sans force?

L'activité industrielle du peuple répond-elle bien à la juste ambition du Prince, et les efforts de celui-ci pour donner à l'intelligence du pays tout son essor, sont-ils secondés par celui-là comme ils peuvent, comme ils doivent l'être? On s'élève par les sentiments et les idées, nous l'avons dit nous-mêmes et il n'y a pas de petit peuple quand il s'agit d'honneur et de liberté, mais celui qui cherche dans le travail la sanction et le développement de ces idées est plus sûr encore de son droit à les proclamer.

A ce point de vue, la Principauté a beaucoup fait depuis quelques années, mais il lui reste encore beaucoup à faire. Partout où la nature se montre prodigue pour l'homme, l'homme tend à se montrer avare envers la nature; il vit non pas en fils ingrat, mais en enfant gâté; et ici, dans ce pays où la richesse du territoire et la magnificence des vallées ont abrité pendant vingt générations la paix et le bien-être, cette tendance à la vie contemplative lutte de toute la force de l'habitude contre les envahissements salutaires des applications industrielles.

La Principauté a pour elle deux grandes sources d'industries, le sol, la mer.

LE SOL — Aucun autre n'est plus fécond. Si l'agriculture proprement dite, si la culture des céréales ne rencontre pas dans sa disposition toutes les circonstances favorables, quels autres avantages n'offre-t-il pas en compensation? Des fruits exquis de toute sorte, des produits des climats les plus divers, les oranges, les citrons, les olives, la vigne, etc., etc.; des fleurs d'une richesse de parfum et d'une puissance de végétation inouïe; roses, géraniums, violettes, cassia, toutes les familles les plus propres à la fabrication des essences et dont la culture présente un bénéfice décuple des autres cultures; des plateaux éminemment propices à la plantation des mûriers qui, dans les terrains non calcaires, et chargés d'engrais ou humides, n'acquiescent qu'un développement nuisible à leur qualité et n'offrent qu'une pâture aqueuse aux vers séricoles; enfin les plus fertiles des vallons pour les plus succulents produits du jardinage, et, jointes à toutes ces cultures, les industries qui les résument, fermes, distilleries, magnaneries, etc., etc.

LA MER. — Un port magnifique, où tout navire, depuis la simple gabarre jusqu'au bateau de fort tonnage, peut accoster en tout temps bord à quai; des chargements par conséquent faciles, un champ d'exportation où toutes les propriétés aboutissent, en attendant que le chemin de fer les desserve de son côté, et provoque le commerce par terre. Le long du port

des môles offrant l'emplacement nécessaire à tous les mouvements et entrepôts des marchandises. Une pêche abondante en fins produits, des bancs de thons et de sardines offrant à eux seuls à une exploitation de conserves maritimes avec l'huile du pays, la perspective de bénéfices assurés : des pares tout disposés pour la fructification des huîtres, une pêche moins pénible que dans l'Océan : enfin, les avantages dont nous nous occupons spécialement en ce moment, d'une plage et d'une mer admirable où les étrangers doivent rechercher la santé et le plaisir.

Ce qui nous étonne, c'est que la population toute entière de la Principauté ne soit pas composée d'industriels. Il y a pour tous, dans cet ensemble de ressources : la main qui recueille, l'activité qui rassemble, l'intelligence qui transforme ou exporte trouveraient chacune leur lot ; c'est un réseau d'exploitations aboutissant toutes par des chemins divers, au bien être ou à la fortune, et que le pays, à notre sens, n'a envisagé jusqu'ici que d'un œil trop distrait. N'a-t-il pas déjà sous les yeux quelques exemples, et ne pourrions-nous pas citer, dans la seule industrie des distilleries, des hommes intelligents marchant rapidement à la fortune ? Que leur succès encourage donc et stimule les autres. Les tâches sont faciles. A la classe ouvrière les pêches, le cabotage, les exploitations de carrières ou il n'y a qu'à prendre : les enfants et les femmes ayant pour eux la culture des flers et leur récolte, le rouissage et les travaux intéressants des fibres d'aloès ; à ceux qui disposent de capitaux la centralisation et le commerce de ces produits avec l'extérieur. L'extension commerciale à la quelle chacun contribuerait ainsi ne serait-elle pas elle-même une raison de bénéfices ultérieurs progressifs, tout en devenant un motif de considération et d'importance de plus pour le pays ? Quelques hommes intelligents et actifs suffiraient à donner l'impulsion.

Et notez que nous ne parlons ici que des branches d'industries toutes prêtes et toutes germées sur le sol, sans nous occuper de celles qui s'y grefferaient facilement. En veut-on un exemple en passant ?

On vient d'essayer dans les pépinières du gouvernement, en Algérie, l'implantation d'un arbre très-précieux, qui a parfaitement réussi. C'est le Guingamadou, connu plus communément sous le nom de Cirier de Cayenne et qui fournit une cire exactement pareille et d'un usage aussi avantageux que celle des abeilles. La culture de cet arbre est facile et peu dispendieuse. On calcule que chaque pied à un état ordinaire de croissance peut donner environ de 20 à 25 kilogram. de produit. On va planter dans les terrains de l'administration un hectare entier de ces arbres. Toutes les plantes importées d'Afrique dans la Principauté y ont retrouvé leurs conditions complètes de vitalité. L'arbre à cire y réussirait, nous l'affirmons, et ce serait là encore une de ces ressources dont le labour est sans rapport avec l'avantage, dans ces climats enchantés.

Il est facile de constater que depuis quelques années les charmes du climat de la Principauté attirent un nombre croissant d'étrangers, que les relations extérieures grandissent chaque jour, qu'enfin le pays, antérieurement inconnu ou méconnu, devient insensiblement le point de mire des voyageurs. Qu'on profite donc de ce mouvement favorable.

Mais qu'on se garde de l'exploiter.

Une faute dans la quelle tombent presque toutes les localités qui se développent à la faveur des avantages dont la Principauté est si largement douée, c'est leur tendance à spéculer sur les ressources qui s'offrent à elles à mesure qu'elles apparaissent : c'est l'exploitation, la rançon, que sous prétexte de justes bénéfices, chaque habitant croit devoir faire subir à tout étranger. De tels calculs tuent l'élément commercial partout où il se fait jour, au lieu de le stimuler ils l'éloignent rapidement, et l'on trouve maint exemple des vogues éphémères et de l'abandon insensible de certaines villes qui n'ont pas d'autre cause. La sobriété d'exigences par la quelle la Principauté de Monaco doit se distinguer et à la quelle ses privilèges se prêtent ne sera du reste, qu'une des conditions de sa prospérité.

Tout doit donc se résumer pour elle désormais dans ces deux mots : action, travail. C'est à ce point de vue, qu'en terminant, nous engageons vivement les classes ouvrières à ne pas négliger les bienfaits d'instruction que l'état met à leur portée. C'est par l'instruction que l'intelligence et l'instinct des affaires se développent, et que l'ouvrier devient maître.

Les jalons que nous venons de jeter çà et là indiquent vaguement ce qu'il y a à faire. Nous les reprendrons pour les étudier un à un. Que le pays se mette à même dès aujourd'hui, de profiter des efforts du chef de l'état, et de rendre, quand le moment sera venu, profitable à ses intérêts propres, les institutions et les privilèges qui sont l'objet actuel de la sollicitude du Gouvernement.

Nous reprendrons dans notre prochain numéro la suite de notre article : *Bains de mer.*

Un traité d'extradition réciproque conclu entre l'Espagne et la Principauté de Monaco a été signé à Paris le 16 Juin dernier.

Les plénipotentiaires étaient, pour Sa Majesté Catholique, S. E. M. l'ambassadeur d'Espagne à Paris et pour S. A. S. M. le marquis de Béthisy.

Les ratifications doivent être échangées au plus tard dans les quarante cinq jours.

On lit dans l'*Indépendance belge* :

On sait que lorsque l'Empereur arriva en Italie, le Prince de Monaco lui envoya à Gênes un de ses aides-de-camp qui fut fort bien reçu. On apprend dans ce moment que le Prince critique très-vivement les traités de 1815. Il dit que la Principauté de Monaco était auparavant sous la protection de la France, et il demande qu'elle y soit placée de nouveau, à l'exclusion du Piémont.

CHRONIQUE LOCALE

Le *Journal de Zurich* annonce que la Duchesse de Parme et le Prince de Monaco sont arrivés en même temps dans cette ville, et que ces illustres personnages y ont passé plusieurs jours et visité les établissements publics.

On lit dans la *Suisse* du 22 Juin :

Le Prince Souverain de Monaco est arrivé hier à Berne. S. A. est descendue à l'hôtel de la Couronne.

Le Prince est à Baden depuis le 26 juin.

Des lettres particulières arrivées du camp franco-sarde nous ont appris que plusieurs de nos nationaux ont été victimes des chances de la guerre à Solferino.

M. Joubert, capitaine au 30 de ligne, du corps d'armée du maréchal Niel, a été blessé ; une balle l'a frappé à l'épaule en traversant son caban qu'il portait en sautoir, et sa capote. Le coup s'est fort heureusement trouvé amorti, et le capitaine Joubert a pu écrire lui-même qu'il espérait rejoindre promptement son poste.

M. Olivier, sous-lieutenant au 14^{me} de ligne 3^{me} division piémontaise, a reçu trois blessures qui, nous assure-t-on, n'ont pas mis ses jours en danger.

M. Bellando, sergent-major au 13^{me}, a trouvé la mort sur le champ de bataille.

C'est un tribut à la guerre de l'indépendance italienne que le pays est fier de lui payer.

BULLETIN D'ITALIE

On lit dans le *Morning-Post* :

« Une des plus grandes autorités modernes dans la science et dans la guerre, le général Dufour, commandant en chef l'armée fédérale de la Suisse, le maître sous lequel Napoléon III étudia l'art militaire, n'a jamais cessé de répéter depuis vingt-cinq ans qu'il était convaincu que son illustre élève, l'occasion lui étant donnée, accomplirait sur le champ de bataille des hauts faits dignes d'être comparés à ceux du vainqueur de Marengo et d'Austerlitz. »

L'armée alliée, ajoute le *Morning-Post*, ne tardera pas à investir Peschiera, ce sera une brèche terrible au fameux quadrilatère où doivent se réfugier les Autrichiens, et le Général-Empereur, pourra, lui aussi sans doute, dire bientôt : *Veni, vidi, vici.*

Le vaisseau à vapeur le *Magenta* dont nous avons annoncé la construction prochaine sur la décision du ministre de la marine française, vient d'être mis en chantier à Toulon sur la cale du Castiglione. Il aura 130 canons.

Le 20 du mois dernier un service solennel a été célébré par le clergé de Magenta pour le repos de l'âme des soldats morts dans la fameuse bataille de Magenta, le 4 courant. On lisait à la porte de l'église en italien et en français l'inscription suivante :

OFFICE SOLENNEL
POUR LES AMES GÉNÉREUSES
DES BRAVES SOLDATS DE L'ARMÉE ALLIÉE
TUÉS A LA BATAILLE DE MAGENTA
LE 4 JUIN 1859
POUR L'INDÉPENDANCE DE L'ITALIE.

Un service postal journalier vient d'être établi entre la France et nos forces navales de l'Adriatique par la Sardaigne, Florence et Rimini. Les lettres adressées par cette voie arriveront plus promptement que si elles suivaient la route ordinaire de Messine.

Par un heureux hasard, l'unique pièce qu'aient pu enlever les Autrichiens à la bataille de Magenta n'est pas une pièce rayée comme le bruit en avait couru; elle appartenait s'il faut en croire *L'Ami de la Religion*, à une batterie en réserve.

On affirme qu'un certain nombre de prisonniers autrichiens (plus de 4,000) vont être dirigés sur Bastia Calvi et Bonifacio. Ajaccio dit-on devra recevoir des blessés de l'armée d'Italie.

* *

NAPLES. — Le Vésuve dont l'éruption dure sans discontinuité depuis le mois de décembre 1855 avec des phases diverses et des phénomènes inconnus jusqu'à ce jour, continue toujours à offrir un spectacle sublime mais terrifiant.

Deux nouvelles bouches, d'où s'échappe avec abondance et comme un torrent une matière bitumineuse, viennent de s'ouvrir dans le flanc d'une montagne ignivome, au lieu dit : *Piano delle Ginestre*, et cette lave, dépassant les limites des éruptions précédentes, porte le ravage et la désolation dans de nouvelles propriétés dans la direction de la *Torre del Grecco*. Enfin deux autres courants de feu ou de lave incandescente se sont fait jour et accroissent la destruction sur certains points.

On ne saurait dire avec quel sentiment de tristesse et quel serrement de cœur l'on suit de l'œil et l'on considère le cours et les effets de cette désolante éruption — la plus longue dont on ait conservé la mémoire — en pensant à l'irréparable malheur des pauvres familles dont les propriétés sont détruites ou profondément ravagées par cet épouvantable fléau.

VARIÉTÉS.

LE CHIEN DES MUSICIENS

J'ai souvent rencontré dans les rues de Paris un vieillard qui jouait du basson. Il était long et maigre comme son basson.

Le vieillard avait bien la mimique qu'il faut pour jouer de cet instrument : l'œil obscur, les joues caves qui sont les fossettes de la misère, les traits allongés, une peau jaune sur des os pointus. Sa physionomie faisait bon ménage avec la voix du basson, un instrument plein de sanglots et de larmes.

Les musiciens en général se pntent trop vite sur un instrument, sans s'être demandé si leur tempérament est analogue à celui d'un morceau de bois simple en apparence, car ce morceau de bois, qu'il soit à cordes ou à clefs n'est pas tout à fait une chose inanimée. Le vieillard jouait merveilleusement de son basson. Seulement ses lèvres commençaient à manquer. On ne sait pas de quelles étreintes nerveuses les lèvres doivent serrer ces deux frêles morceaux de jonc, l'*anche* : aussi les musiciens se servent-ils, pour rendre la situation, d'un mot significatif : *pincer l'anche*.

Les dents non plus ne répondaient pas à l'appel de l'*anche*, qui veut être maltournée par les trois puissants conducteurs du son : la langue, les lèvres et les dents.

A cinquante ans, cette triologie demande les Invalides.

Mais, loin de donner du repos à ses fidèles serveurs, le vieillard les condamnait à la plus rude des tâches.

Jouer du basson dans Paris, n'est-ce pas une folie? Cela rappelle un malheureux guitariste qui allait donner des sérénades à sa maîtresse avec accompagnement de trombone. La belle n'entendit jamais une note de la guitare.

Jouer du basson dans Paris, où dans les nuits les plus tranquilles, quand toutes les voitures sont endormies, on entend encore des bruits vagues, immenses, nuisibles, qui semblent le ronflement de cette grosse population.

Et le jour ! A peine les orgues bruyantes ont-elles entamé l'introduction d'une valse de Strauss, qu'un cabriolet arrive, dont les deux roues avalent une phrase charmante. L'omnibus, moins fougueux, mange tout un motif de la valse; vient un pesant chariot de roulier ou une lente voiture de déménagement qui fait ses choux gras du restant de la valse.

Toute musique est donc confisquée par les roues des voitures.

Enfin, le vieillard croyait jouer du basson pour le public, et souvent il regardait en l'air, d'abord au troisième étage, espérant que sa douce musique avait attendri quelque femme.

Il ne tombait rien du troisième étage.

Alors le vieillard reprenait tranquillement son air, braquant son basson dans la direction du second étage.

Il ne tombait rien du second étage.

Mais le premier étage, le premier aristocratique, où demeurent les gens riches, c'est de là que viendra l'aumône. On entend, du premier, le basson. Une pièce de dix sous, pour les gens du premier, c'est peu de chose.

Il ne tombait rien du premier.

Le vieillard s'en allait sans maugréer. Il trouvait explication à tout, consolation à tout, excuse à tout. « Il n'y avait personne au premier, » se disait-il. Ou bien : « Je m'en vais dans un autre quartier; on aime mieux la musique. » Ou bien : « Peut-être ma musique n'est-elle plus de mode. »

Cette dernière raison n'était pas la moins sensée. Le vieillard avait un répertoire d'airs anciens qui jurent dans nos temps bourgeois de polkas et de quadrilles. Il savait tout Grétry, tout Monsigny, tout Dalayrac, tout Philidor, compositeurs délicats et simples, dont les inspirations convenaient merveilleusement au basson.

Quand surtout le vieillard entonnait avec enthousiasme : *O Richard, ô mon roi !* cette mélodie si tendre et d'un si grand effet, il aurait tiré des larmes de ses auditeurs. Mais les cabriolets n'ont pas de larmes, et les roues de voiture, dans leur activité fiévreuse, ont bien autre chose à faire que de s'inquiéter d'une mélodie.

Avec le vieillard au basson, j'ai souvent rencontré d'autres gens bizarres, mal habillés, sales quelquefois, mais qui, tous, sont beaux. Ils ont souffert; leur figure est tirillée par les passions, les vices, la misère. Tous ces gens-là ont un drame terrible au bout de la langue. Il ne s'agit que de leur faire ouvrir la bouche.

J'ai presque toujours réussi : ainsi avec Carnevale, cet étrange Italien de la Bibliothèque royale, qui m'a dit le pourquoi et le comment des couleurs de ses voyants habits. Ainsi, avec Jean Journet, le Juif-errant du fouriérisme, ainsi avec bien d'autres *excentriques*. Je voulais causer avec le basson; mais le basson avait disparu du faubourg Saint-Germain.

Quand on me questionne sur un des hommes connus du ruisseau de Paris, et qu'on s'étonne de sa disparition, je répons hardiment :

— Il est malade.

— Où ?

— A l'hôpital.

Toujours l'hôpital, [qui est l'inflexible avant-dernière demeure de ces gens bizarres. Après l'hôpital, un trou en terre. Ils n'avaient pas de nom à l'hôpital, ils avaient un numéro. Quand les excentriques sont dans le trou en terre, ils ne s'appellent plus. Plus de nom, plus de numéro. L'hôpital avare garde ses numéros comme il garde ses capotes d'infirmier. Les capotes s'usent, les numéros ne s'usent pas.

Pour moi, le basson était mort, et sa longue redingote noisette, aux poches béantes et vides et le long instrument aux clefs de cuivre. Je me disais que je le retrouverais un jour au temple, entre un habit de valet de la Comédie-Française et un vieux bonnet à poil de grenadier, j'étais certain de le reconnaître à son attache.

C'était un ruban que la vieillesse avait rougi et changé en une sorte de ficelle grasse, noire par un endroit, rouge par l'autre, luisante par ici, terne à côté.

Un matin cependant, rue Saint-Honoré, j'aperçus le vieillard près du Palais-Royal, toujours avec sa redingote noisette, mais sans son basson. Cela m'inquiéta; comme, dans mon esprit, l'idée du basson ne pouvait se séparer de l'idée de voiture, je pensai qu'un accident était peut-être arrivé à l'instrument; ou que dans un moment de misère il avait été soit mis en gage, soit vendu.

Mais il n'y avait pas un nouveau chagrin dans les joues creuses du vieillard; il était aussi calme sans son basson qu'avec. Il allait au petit pas, s'inquiétant, comme à son habitude, de tous les chiens qui vaguaient. Depuis longtemps j'avais remarqué cette préoccupation des chiens; même, quand le basson braquait ses mélodies dans la direction du troisième étage, son œil s'abaissait sur le premier chien venu. N'avait-il pas, une fois, interrompu *O Richard!* son air favori, cet air dans lequel son âme passait toute entière, pour suivre un misérable barbet, crotté comme un poète. Enfin, tous les chiens, il les regardait sous le nez, ou, suivant un mot populaire, il les *dévisageait*.

Trop heureux d'avoir rencontré le vieillard, je le suivis. Il s'arrêta devant un café de la rue Saint-Honoré, qui porte pour enseigne : *Café Militaire*.

J'entrai pareillement. Le garçon semblait connaître le vieillard, car il apporta, sans qu'on le lui demandât, un plateau, un bol de porcelaine fêlée et une panetière contenant deux pains à café.

La suite au prochain numéro.

E. LUCAS Rédacteur-Gérant

AVIS.

Tous les ouvrages Français et Etrangers dont il est envoyé deux exemplaires à la rédaction, sont annoncés dans le journal : — un article spécial leur est consacré s'il y a lieu.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 23 au 30 Juin 1859.

NICE, b. Annonciation, c. Palmaro J. B. m. d.
 ST-BAPHAEL, b. St-Antoine, c. Médecin, vin.
 NICE, b. St-Roch, c. Delpiano Jean, m. d.
 ST-TROPEZ, b. N. D. de la Garde, c. Lanza, m.
 MARSEILLE, b. St-Erasme, c. Palmaro H. m.
 GOLFE-GIOAN, b. Acqua Santa, c. Benvenuto m. d.

NICE, b. St-Antoine, c. Médecin A., m. d.

Départs du 23 au 30 Juin.

MENTON, b. Annonciation, c. Palmaro J. B. m.
 CIVITAVECCHIA, c. N. D. de la Ga. de, c. Lanza, m. d.

MENTON, b. St-Erasme, c. Palmaro H. m. d.
 LIVOURNE, b. Acqua Santa, c. Benvenuto, m.

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES

du 26 Juin au 2 Juillet 1859

DATES	Thermom. Centigr.			ETAT atmos.	
	8 h.	2 h.	6 h.		
Juin	26	18 »	49 5	18 5	nuag
	27	17 9	48 8	18 »	id.
	28	18 »	48 7	18 4	Orage
	29	17 7	48 7	17 »	Pluie
	30	18 5	49 1	18 8	Beau
Juillet	1	17 7	48 9	17 3	id.
	2	17 8	49 1	18 5	id.

Imp. L. Péleraux à Monaco (Principauté)

Pour paraître très-prochainement.

MUSIQUE DE PIANO

Paris. — M^{me} Cendrier, Editeur du Conservatoire Impérial, 11, faubourg Poissonnière.

SALTARELLE pour piano, par Eusèbe Lucas.

Paris. — Meissonnier, éditeur, maison à Marseille, 73, rue Saint-Féréol.

LES LUCIOLES, polka-mazurka pour piano, par E. Lucas
VALE CARACTÉRISTIQUE pour flûte et piano, par

BLOT Mécanicien-lampiste
 Rue de l'église
 Répare les lampes Carcel, modérateur et autres et entreprend tout ce qui concerne son état.

COMMISSION

FABRIQUE de **ROUENNERIE**
 F. AUREGLIA
 Rue du Milieu, à Monaco.

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR

GAZIELLO ANGE

Cet hôtel, situé au bord de la mer, à deux pas de l'Etablissement des Bains, offre à MM. les voyageurs les avantages d'une position merveilleusement abritée.

JARDINS D'ORANGERS ET DE CITRONNIERS

LE MÉNETSREL

JOURNAL

DE MUSIQUE ET THÉÂTRE

BUREAUX: Rue Vivienne, 2 bis.

Heugel et Comp. éditeurs

52 numéros par an, 52 numéros de Chant, Albums, etc.

Un an: étranger 36 f. Texte seul 8 f.

COSTA Artiste-Peintre
 Donne des leçons de Dessin et de Peinture. — Rue Ste-Clotilde, 3, à Nice.

HOTEL DES VOYAGEURS

tenu par

CLAUDE OLIVIER

Cet hôtel est situé dans la Rue de Lorraine, MONACO.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR.

GAËTAN BARRAL

COIFFEUR

Perfumerie de la maison Gellé frères, de Paris.

LIBRAIRIE PAPETERIE

ANTOINE VATRICAN

ALPHONSE KARR.

LES GUÊPES

Une livraison de 32 pages chaque lundi

AVIS Les personnes qui désirent prendre des abonnements aux **GUÊPES**, revue philosophique et littéraire par Alphonse KARR, sont priées de s'adresser à M. P. Féraud à l'imprimerie du journal.

Prix de l'abonnement :

Un mois (4 N^{os}) 3 Fr. Six mois . . . 45 F.
 Trois mois . . . 8 » Un an . . . 25 «
 UN NUMÉRO 1 FRANC:

MEISSONNIER PÈRE ET FILS

Rue Saint-Féréol, 73, Marseille.

MAGASIN DE MUSIQUE ET D'INSTRUMENTS

PIANOS de PARIS ORGUES MÉLODIUM

Fabrique de Toiles à peindre,

APPRÊTS POUR FLURS

Maison à Paris et à Toulouse.

APPARTEMENTS MEUBLÉS AVEC CUISINE

et

CHAMBRES GARNIES

A LOUER

Chez Madame Admant, rue du Milieu, MONACO

VOITURES A VOLONTÉ

POUR

NICE, MENTON ET LA BORDIGHERA

JOSEPH SAN-GIORGIO

Rue de Lorraine, à Monaco.

CHEVAUX ET ANESSES DE LOUAGE.

Accord et Réparations de Pianos.

H. AUDA Accordeur des Pianos du Palais de S. A. S.

Rue Masséna, 49, — NICE.

LEFRANC Marchand-Tailleur
 Rue Basse

APPARTEMENTS MEUBLÉS

A louer au jour et au mois

Chez M. Claude Olivier rue de Lorraine.

ALBUM

du Comté de Nice et de la Principauté de Monaco par M^{lle} LEOPOLDINA BORZINO.

En vente au Bazar Mentonnais, rue St-Michel, MENTON

LE GAULOIS

REVUE HEBDOMADAIRE

Boulevard des Italiens, 27, à Paris.

52 numéros par an.

Un an 45'. — Six mois 8 f. — Trois mois 4 50

On s'abonne: à Monaco aux bureaux du Journal rue de Lorraine.

M. FIEUX

MÉCANICIEN DENTISTE

de S. I. I. Madame la Grande Duchesse

STÉPHANIE DE BADE

Rue Pandis, 9, près le Jardin-Public, - NICE.

BAZAR chez Madame Admant
 rue du Milieu.